

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 28/1 (2001)

DOI: 10.11588/fr.2001.1.47204

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

fait sur commande par le peintre Antoon Claessins en 1574, reprend l'iconographie du banquet d'Assuérus, datant de l'époque bourguignonne.

Cette façon de jeter un regard historisant sur les objets d'art aboutit à une vision plus complète de ce qui se passait vraiment à la cour de Bourgogne et lors des manifestations publiques dans le décor de rêve que furent les grandes villes marchandes de la Flandre, chefs-lieux de l'opulence bourguignonne. Birgit Franke n'est pas la première historienne d'art à se lancer dans une telle démarche, elle n'est pas la dernière non plus (je pense à l'étude récente que Hugo Van der Velden a consacré aux objets que l'orfèvre lillois Gérard Loyet a fait pour Charles le Téméraire, dont le célèbre reliquaire de Liège est le plus connu). Dans ce sens, son étude du thème d'Esther dans la société des Pays-Bas bourguignons, rejoint une fébrile activité scientifique des dernières années qui a permis d'approcher des aspects idéologiques, mentaux et culturels de la construction étatique des ducs de Bourgogne, qui jusqu'alors étaient restés trop isolés. Malheureusement, l'auteur n'a pas pris connaissance de toute la production à laquelle cette coopération entre historiens de la littérature, historiens de l'art et historiens tout court a abouti. En partie, sans doute parce que les publications les plus récentes datent du même moment que l'impression de sa thèse. Ainsi, manquent dans sa bibliographie des références aux études de Monique Sommé sur Isabelle de Portugal (Lille 1998), de Peter Arnade sur le rituel du pouvoir (Cornell 1996), de Graeme Small sur Chastelain et la culture historique à la cour de Bourgogne (Woodbridge 1997), d'Evelyne van den Neste sur les tournois, joutes et pas d'armes dans les villes flamandes (Paris 1996), et que dans l'abondante production d'Arjo Vanderjagt l'auteur ne trouve qu'un livre à citer n'est pas convainquant non plus. En parlant du douaire de Marguerite d'York (p. 99), l'étude fondamentale de Serge Dauchy (Bulletin de la Commission Royale d'Histoire, 1989) est restée inconnue également, tout comme le livre de Jan Dumolyn sur la révolte brugeoise de 1438 (Courtrai 1997). Pour finir, quelques petites erreurs sont à signaler: p. 27, l'auteur d'une étude récente sur les «neufs preux» dans la littérature néerlandaise s'appelle Wim van Anrooij et non W. Androoij; p. 39: Jan de Baenst n'a jamais été chancelier de Philippe le Bon; Marie de Bourgogne n'est pas morte en 1489 comme le suggère l'auteur à la page 46.

Ces remarques critiques n'enlèvent rien à la grande et importante valeur de l'étude de Birgit Franke, celle d'avoir situé l'attention portée au thème d'Esther et d'Assuérus à la cour de Bourgogne dans un contexte plus large, tout en attirant l'attention du monde scientifique sur une production artistique relativement mal connue et sousestimée. Le livre stimulant par son texte est d'ailleurs, à juste titre, complété par un important dossier iconographique pour lequel on devrait également être reconnaissant à l'auteur.

Marc BOONE, Gand

Gerrit HIMMELSBACH, *Die Renaissance des Krieges. Kriegsmonographien und das Bild des Krieges in der spätmittelalterlichen Chronistik am Beispiel der Burgunderkriege*, Zürich (Chronos Verlag) 1999, 377 p.

L'idée qui a présidé à l'élaboration de l'intelligent travail de G. H. était de saisir, dans l'œuvre des chroniqueurs de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, la perception des nouveautés apportées au domaine de la guerre par le conflit opposant, entre 1474 et 1477, le duc Charles de Bourgogne aux Confédérés suisses et à leurs alliés. Ces nouveautés affectèrent tout aussi bien l'art et les techniques de la guerre que le financement des armées et l'esprit même du combat. En ceci, l'auteur parle d'une «Renaissance de la guerre», terme d'autant plus heureux que, dans le domaine culturel, l'historiographie fut elle-même influencée par ces nouveautés. Les transformations profondes que les «guerres de Bourgogne» déterminèrent en Occident, tant sur le plan social que sur le plan politique et territorial, furent clairement perçues par les contemporains et nombre de chroniqueurs exprimèrent avec force l'impression qu'ils

en retirèrent. Le phénomène est observable non seulement dans l'espace germanique mais également ailleurs (que l'on pense aux œuvres de Philippe de Commines, de Jean Molinet et d'Olivier de La Marche).

Pour mener son étude, l'auteur a circonscrit sa recherche à un petit corpus de textes historiographiques présentant des caractères communs: produits en pays alémaniques, ils furent tous rédigés dans la décennie qui suivit les guerres de Bourgogne et la mort du duc Charles et constituent chacun une monographie des événements militaires de la période 1474–1477: la *Germanica in prelia Karoli quondam Burgundie ducis* (et sa traduction *Die tütschen stritt Karoli, ettwann Hertzogen zu Burgund*) d'Albrecht von Bonstetten (1477), le récit de Nicolaus Salicetus, connu sous le titre *Nicolai de preliis et occasu ducis Burgundie historia* (daté de 1477–1478), la *Chronik der Burgunderkriege* qu'un Bâlois anonyme écrivit vers 1484, la chronique fribourgeoise du chapelain de l'ordre de Saint-Jean, Peter von Molsheim (1478), cette dernière étant assez largement inspirée de la *Kleine Burgunderchronik* du Bernois Diebold Schilling (1477–1478), elle-même utilisée pour la rédaction de la *Berner Stadtchronik* (1477–1483) et de la *Große Burgunderchronik* (1481–1484), du même Diebold Schilling. Le corpus exploité est donc réduit mais cohérent.

De chacun des auteurs concernés, G. H. a cherché d'abord à analyser les motivations intellectuelles et, partant, à expliquer les différences de traitement de l'information et du récit. Diebold Schilling et son épigone Peter von Molsheim, sont les interprètes d'une conscience et d'un sentiment d'appartenance propres aux Bernois et aux Confédérés en général. La rédaction des œuvres historiographiques de Schilling, et leur diffusion sur le territoire de la Confédération, s'inscrivent dans une entreprise officielle placée sous le contrôle des «conseillers et bourgeois» de Berne. La chronique de Peter von Molsheim, quant à elle, est une adaptation visant à étendre à toute la Confédération le prestige que Schilling offrait surtout à la ville des bords de l'Aare. Albrecht von Bonstetten, chanoine régulier issu d'une famille noble, fut, pour sa part, plus influencé par sa culture pré-humaniste et par son attachement à la maison de Habsbourg que par d'autres considérations. La rédaction de sa courte chronique fut surtout pour lui l'occasion de célébrer, sous forme de panégyriques de facture classique, les princes autrichiens et leur maison («*O Austria regalis domus superlaudabilis, Imperii gubernatrix ac mater justitie*»). Nicolaus fut un auteur longtemps connu par son seul prénom et que G. H. identifie, avec des arguments convaincants, comme étant le cistercien d'origine bernoise Nicolaus Salicetus (de son vrai nom Widempösch ou Weidenbusch). Sa chronique, modèle de «Kriegsmonographie», est réellement centrée sur les événements militaires des guerres de Bourgogne. Publiée en édition incunable, elle visait un public germanique au sens large et imprégné d'humanisme. Enfin, la chronique bâloise anonyme, connue parce qu'intégrée à une compilation constituée au XVI<sup>e</sup> siècle, est peut-être de tous les textes étudiés par G. H., celui qui pose le plus de problèmes critiques. Telle qu'elle se présente aujourd'hui, elle ressemble à une monographie des guerres de Bourgogne, mais est peut-être un fragment d'une chronique plus importante qui n'est pas parvenue jusqu'à nous.

De l'ensemble des œuvres prises en considération, ressort une image particulière de la guerre. Les auteurs inscrivent leur vision des événements dans un cadre général mais chacun a sa propre économie du récit et son propre ton. Il ne déplaît pas à Diebold Schilling de moraliser quelque peu; Albrecht von Bonstetten se complaît dans les développements littéraires; l'anonyme bâlois est plus sec dans son exposé, etc. L'ensemble toutefois se prête à un examen thématique global portant sur différents points: la conception juridique de la guerre et de la paix, le regard porté sur les deux camps affrontés, les aspects économiques, les techniques militaires, l'idée de guerre juste.

En ce qui concerne la guerre et la diplomatie, G. H. analyse, dans l'œuvre de Diebold Schilling, la présentation historiographique du système d'alliances mis en place par les Confédérés au moment des guerres contre le duc de Bourgogne. Les efforts déployés par Berne

pour former une alliance militaire eurent toute l'ambiguïté d'une politique menée au nom de l'intérêt commun mais dissimulant mal des visées expansionnistes. Les relations internes de la Confédération étaient en train de changer. Par ailleurs, la nature même de la guerre était également en pleine mutation: dans un secteur géopolitique où la *Fehde* constituait le fondement juridique essentiel du recours aux armes, une nouvelle conception de la guerre s'imposa: la guerre entre les États. Cependant, Schilling eut tendance à mettre l'accent sur les causes personnelles, patrimoniales, passionnelles du conflit, ce qui lui permit de replacer la politique d'expansion bernoise dans un cadre traditionnel et juridiquement défendable. Les autres chroniqueurs justifièrent la guerre de la même façon à l'exception notable de Nicolaus Salicetus qui, en véritable historien humaniste, fait de l'objectivité un instrument essentiel de sa réflexion.

L'historiographie des guerres de Bourgogne donne lieu à l'établissement d'une typologie des belligérants. La coalition formée contre le duc Charles est, pour les différents chroniqueurs étudiés par G. H., animée par les Confédérés (que Nicolaus appelle *Switenses* ou *Helvetii*). Le vocabulaire employé pour désigner chacun des membres de cette coalition est aussi varié que laudatif. L'adversaire, en revanche, incarné véritablement dans la personne du duc Charles, est rejeté vers l'image du tyran; les références antiques, qui étaient si chères à ce duc de Bourgogne, sont retournées contre lui: plus qu'Alexandre, il est Darius; plus qu'Hannibal il est Néron. Mais c'est surtout l'opposition entre les »*Tütschen*« et les »*Walchen*« qui frappe tant elle implique la reconnaissance d'un puissant sentiment d'appartenance à une »nation« (la »*Tütsche nacion*«). Ce sentiment est inséparable d'une désignation globale de l'ennemi, comme dans la définition donnée par Schilling: »*welsch volk, namlich Burgunnen, Lamparter* (Lombard), *Bickart* (Picard) *und ander*«. Cette double désignation, *Tütsche/Welche* débouche sur une bipolarisation durable dans une certaine vision germanique du monde.

Les aspects économiques des guerres de Bourgogne sont particulièrement développés dans l'œuvre de Diebold Schilling. Ce dernier n'occulte pas les intérêts des marchands bernois lorsqu'il aborde le récit des interventions des Confédérés dans la haute vallée du Rhin ou dans le pays de Vaud. Il souligne particulièrement l'enrichissement par le pillage et le butin, même si la pratique des rançons, pourtant si rentable pour les combattants des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, était étrangère à la mentalité des Confédérés. De la même façon, Schilling et les autres chroniqueurs furent aussi les témoins de la mise en place d'un système de paiement des troupes et de financement de la guerre qui constituèrent une nouveauté remarquable dans les faits et dans les mentalités.

Naturellement, l'un des thèmes majeurs abordés est celui des techniques militaires. Diebold Schilling, en particulier, fut un observateur attentif de l'évolution de l'art de la guerre. Son œuvre est précieuse pour la connaissance des structures de commandement des troupes bernoises, de la technique de siège, de la tactique de la bataille rangée. Comparativement, les autres chroniqueurs sont moins sensibilisés à ces réalités concrètes. Schilling, en tant que chroniqueur officiel de Berne, offre une vision institutionnelle de l'organisation militaire. Son objectif n'était probablement pas seulement historiographique. L'opposition qu'il souligne entre l'ordre des troupes de Berne et l'indiscipline des »*Freiheitbuben*« qui menaient des actions de pillage contre l'ennemi en dehors des cadres réguliers, était sans doute un argument en faveur de l'établissement d'un monopole militaire des autorités urbaines.

Les jugements portés sur le phénomène guerrier lui-même varient aussi d'un auteur à l'autre. Schilling s'efforce de concilier pratique de la guerre et foi chrétienne. Il tente de démontrer comment les Confédérés ont mené la guerre en se conformant aux commandements divins. Les transgresseurs couraient à leur perte comme le montrent les exemples dont le chroniqueur bernois ponctue son récit. Le conflit, présenté comme défensif et comme un moyen de restaurer la paix, est une œuvre qui plaît à Dieu. On rejoint ici les arguments d'Albrecht von Bonstetten qui considère la guerre menée contre le duc de Bour-

gogne comme une guerre juste («*Hertzog ist Lutzifer*»). En revanche, Nicolaus Salicetus se démarque de cette vision providentialiste et légitimante du conflit en n'y voyant que le fait des hommes, eux-mêmes soumis aux variations de Fortune.

L'étude historiographique proprement dite est complétée par un certain nombre de chapitres annexes portant sur les nuances existant entre les différentes chroniques de Diebold Schilling, sur le travail de Peter von Molsheim, sur l'identification de Nicolaus Salicetus. Par ailleurs, une lecture comparative des sources est offerte par la présentation des différents récits donnés par les divers chroniqueurs retenus pour les batailles d'Héricourt, de Grandson, de Morat et de Nancy.

En conclusion, la démonstration est convaincante tant l'auteur a su mettre en lumière les manifestations d'une évolution de la pensée et de la conception de la guerre. On retiendra ce travail comme un bon modèle d'étude historiographique et on soulignera aussi le choix judicieux du corpus étudié. G. H. n'a pas voulu se noyer dans un ensemble de sources trop vaste (c'était en effet l'écueil d'un tel sujet). En resserrant son choix, il a su bâtir un travail cohérent et pertinent.

Bertrand SCHNERB, Paris

Christina LUTTER, *Politische Kommunikation an der Wende vom Mittelalter zur Neuzeit. Die diplomatischen Beziehungen zwischen der Republik Venedig und Maximilian I. (1495–1508)*, Wien, München (Oldenburg) 1998, 262 p. (Veröffentlichungen des Instituts für Österreichische Geschichte, 34).

La diplomatie, longtemps délaissée par les médiévistes, redevient progressivement pour eux un objet historiographique à part entière, ainsi qu'en témoignent plusieurs entreprises collectives internationales concernant à la fois le Moyen Age et l'époque moderne (voir par exemple Lucien Bély [dir.], *L'invention de la diplomatie Moyen Age – Temps Modernes*, PUF, 1998; le colloque franco-allemand «*Politique extérieure et relations internationales au Moyen Age [XIII<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> siècles]*», Berlin 11–13 mars 1999, compte-rendu par Pierre Monnet, *Bulletin de la Mission Historique Française en Allemagne* 35, 1999, p. 40–43; Daniela Frigo [dir.], *Politics and diplomacy in early modern Italy. The structure of diplomatic practice, 1450–1800*, Cambridge 2000). Favorisés par une tradition historiographique plus que centenaire d'études du «*Gesandtschaftswesen*» (notamment Otto Krauske, *Die Entwicklung der ständigen Diplomatie*, 1885; Adolf Schaube, *Zur Entstehungsgeschichte der ständigen Gesandtschaften*, 1889; Fritz Ernst, *Über Gesandtschaftswesen und Diplomatie an der Wende vom Mittelalter zur Neuzeit*, 1950), les travaux récents en langue allemande, comme celui de Christina Lutter, jouent dans ce renouvellement un rôle essentiel.

L'historienne autrichienne étudie dans son ouvrage les relations diplomatiques de la République de Venise avec Maximilien I<sup>er</sup> entre la conclusion de la Sainte-Ligue et le début des guerres de l'empereur en Italie (1495–1508) à l'aide d'une problématique novatrice encore peu mise en œuvre pour l'histoire de la diplomatie. Dans la lignée de Gerd Althoff (*Spielregeln der Politik im Mittelalter. Politische Kommunikation in Frieden und Fehde*, 1997), elle prend en effet ces relations comme un prisme où se reflètent les conditions et les méthodes d'une «*communication politique*» (*politische Kommunikation*) à explorer, de nombreuses références théoriques empruntées aussi bien à la sociologie et à l'anthropologie qu'à la linguistique étant convoquées à l'appui de sa démonstration. Cette histoire de la communication politique s'inscrit aussi dans une perspective comparatiste (Max Weber est de manière significative souvent cité), où le processus différencié de genèse des États modernes dans l'Empire et à Venise devient un facteur d'analyse déterminant. Le plan de cette monographie s'articule donc logiquement autour de la notion-clef de «*communication*», qui aurait pu cependant être définie, voire débattue de manière plus précise.